



22^e Séminaire
de l'Association Vers la Vie pour l'Éducation des Jeunes

25, 26 et 27 Septembre 2013. Blainville-sur-Mer

Instruire, éduquer : comment s'institue le sujet dans la cité ?

Frédéric NATHAN-MURAT

Psychiatre Psychanalyste.
Chargé des réunions de synthèse
au Foyer Maternel Clairefontaine
ainsi qu'à l'AEMO de Rueil.

« La subversion subjective ! »

Une erreur s'est glissée dans le titre annoncé de mon intervention, qui loin de s'intituler « L'ambivalence du sujet », se dénomme « La subversion subjective ! », puisqu'il s'agit précisément pour moi, de mettre en question tout sujet qui serait préétabli. Mais l'acte manqué témoigne de sa réussite, puisqu'il s'agit de se pencher sur cette subjectivité partagée entre langage parlé et langage écrit, dans cet écart entre ce qui se dit et ce qui s'écrit de ce qui s'entend, produisant chacun, deux types d'inerties différentes, qui se vérifient au mieux dans l'expérience.

Éduquer, diriger le développement, la formation. Discipliner, élever, dresser. Éducateur. Instruire, mettre quelqu'un en possession de connaissances nouvelles, dispenser un enseignement, voire simplement mettre au courant, instructeur.

Instituer, établir officiellement en charge, en fonction. Établir d'une manière durable, doter d'institutions. Instituteur. Enseigner, faire connaître, transmettre, apprendre. Enseigneur, comme dirait Lacan. La guerre des mots se déchaîne, comme mon prédécesseur nous en a si joliment tracé l'historique. Question politique, éthique, esthétique, qui peut ouvrir à une dimension thérapeutique, à condition de s'interroger précisément sur l'usage qui se fait des discours.

Dans mon argumentaire pré séminaire, j'insistais sur la différence de sphère entre éduquer, qui relève de la sphère privée, de la politique familiale et instruire, qui relève de celle du public, du social, du politique responsable des écoles. Mais l'indistinction s'entretient de l'Autre socio politique éternellement Nationaliste, qui nous induit à parler d'Éducation Nationale, là où il nous vaudrait

logiquement mieux parler d'Instruction Civique.

Quant au sujet, je laissais entendre que, si tant est qu'il s'instituait, c'était en fait de se faire instituer. Je serai donc tenté de dire que les personnes dont s'occupe l'AVVEJ, sont pour la plupart déjà éduquées, voire mal éduquées, si ce ne sont les bébés accueillis dans nos foyers.

C'est dans l'ancien foyer du Plessis, ex CAF, que Monsieur CADOUX à l'époque directeur de Clairefontaine, estima dans le droit fil de l'AVVEJ, que si l'institution devait s'occuper d'éducation, mieux valait qu'elle se munisse du discours analytique, si elle voulait y retrouver ses petits. De la même façon, nous constatons dans les services d'AEMO, la même difficulté à instruire, quand le problème reste éducatif. C'est que les enfants sont moins préoccupés de connaissance, que d'une Autre vérité, celle de savoir qui a l'avantage dans « la bête à deux dos ».

Ce serait un vrai défi que de prétendre vous parler de l'appareil psychique que Freud déploie dans sa lettre 52 à Fliess et que Lacan ferme en un graphe de la causalité psychique du désir, je vais tenter de vous en parler sobrement.

La psychanalyse est une théorie du langage en acte, rare issue pour ré humaniser le malaise dans la civilisation.

Mais expliquons-nous sur le Quid d'un tel sujet ?

Est-il ce sujet de la connaissance, conscient de lui-même, sûr de son unité à l'image de son corps, dont le psychisme se fait valoir comme le double de son organisme ce qui l'autorise, comme l'en convainc Darwin, de se prendre pour le nec plus ultra des races animales ? Notre sujet se veut-il animal supérieur, pour qui la vérité ne serait que ce qui manque à son savoir, résolvant ainsi son impasse imaginaire par de nouvelles formes symboliques, jusqu'à un savoir absolu qui épuiserait tout Réel ? Pourtant, Freud, nous invite à considérer son avancé comme un pas Copernicien, à entendre donc, comme relevant de l'ordre des révolutions célestes.

Le « Selbstbewusstsein », l'Être de soi, tout conscient de son en soi, n'est pas Maître en sa demeure, nous dit Freud et il peut même se voir aboli, quand il se risque à aller musarder dans les dédales de la science mathématique, qui lui impose les jeux de ces lettres envers ou contre son gré, l'initiant par là-même à l'inertie des lettres de sa symbolique originaire.

On saisit mieux de ce qu'il en va de la causalité de la folie, celle de la belle âme, qui s'y croit et se prend pour, préférant rester dans la méconnaissance de sa division subjective dans le champ du langage et refusant par là-même toute question sur sa causalité psychique.

Ne serions-nous une race supérieure qu'à être la race la plus vulnérable ?

Celle qui ne réussit à surmonter sa prématurité congénitale, de n'exister que grâce au langage, dont les lettres font les écritures tombées en désuétude.

Certes bébé aurait volontiers gazouillé, comme un oiseau qui vit au gré de la connaissance de l'instinct, si admirable de ne pouvoir être un savoir, mais le phonème maternel introduit déjà la droite infinie de sa fonction signifiante, phallique de la puissance de sa parole, répandant son poison au creux de ses esgourdes.

Ça, lui, qui jusqu'ici voué à la passivité d'une vie végétative intra-utérine, où aucune fonctionnalité

n'étant requise, l'embryologie se charge de déployer ses ailes, voilà, qu'il semble requis à signifier un mal-être, dont il se moque de la cause, puisque toute son énergie, non driver, tend simplement à son soulagement, à sa satisfaction.

En quoi est-il concerné par tous les jeux de demande qui lui sont maintenant adressés, depuis cette chute mémorable, où son corps visqueux s'est asséché à l'air libre, donnant soudain résistance à son ossature, à sa musculature et où instinctivement, dans un cri, ses poumons s'emplissent d'un premier grand bol d'air. C'est qu'il n'a aucune conscience d'un lui-même, dans la déjection, qui l'a propulsé dans l'extériorité de son monde. Ça, il est contraint de quitter cette caverne où le brouhaha du tohu-bohu des viscères maternels, estompe les présences des voix dysrythmiques qui déjà veulent se faire entendre à ses oreilles encore bouchées. Et alors que ça, il git sur le dos, comme cloué toujours sur le dos, s'en suit une coupure avec un objet que ça, il, ignore être la part qui lui est nécessaire à sa vie intra utérine, sa bouteille d'oxygène pour plonger en eaux profondes, qui maintenant tarit son flot nourricier, induisant pour lui des sensations viscérales, que son aspiration à vivre trouve tout juste à satisfaire.

Car pour le moment, sans cet objet transitionnel, entre lui et son monde, il manque sérieusement d'inspiration. Heureusement un sein que l'on ne saurait voir, se présente à son champ sensoriel, le contraignant toutefois à trouver le bon tempo entre aspiration et inspiration, sans compter régurgitation, s'il ne veut pas étouffer dans l'étreinte. Mais tout cela ne participe que du voué à la mort de son corps animal, qui lui réclame de s'animer, d'assumer de façon active des fonctionnalités, qu'il découvre, le vouant à la vie. Dans la nébuleuse du vide et du vague, qui résiste à son changement d'état, voilà maintenant qu'il assiste à un théâtre d'ombres, où des voix entremêlées semblent l'interpeller sur ce qu'il veut, sans qu'il sache ce qu'elles lui veulent. Il se sent pris, déjà aliéné dans des scansion, des clivages, entre des énonciations qui se veulent signifiantes et la signifiante qu'il se fait de lui.

Mais qui parle ? Il lui faut rompre avec sa proprioceptivité cénesthésique animale, toutes ces perceptions de ses positions corporelles qui ont bercé sa vie végétative, s'il veut tenter saisir sa phénoménologie de l'esprit, puisque maintenant il se pose des questions de relation et de qui veut quoi à qui, pour qui. Il lui faut changer de dimension et passer de la phénoménologie à une « phonéménologie ».

Bon ! de toute façon, la réponse ne peut venir de lui, sujet du sujet de l'inconscient, qui ne sait rien de ce qu'il dit, ni même qu'il parle.

Sur une Autre scène, dans les coupures du discours, l'inconscient Freudien lui impose des chaînes de signifiants, qui insistent pour interférer la cogitation qu'il informe. « Grand front, beaux yeux, long nez, jolie bouche, menton fleurie, gui li gui li ! » dit la mère en touchant le visage de son enfant, pour finir en le chatouillant sous le menton. Le toucher associé à la scansion verbale, trouve son régime dans un formalisme primaire, un lettrage, un jeu de jambes, de traits, qui joue de substitution au gré des métonymies venant le signifier sujet.

Peu importe le sens de ce qui s'entend, puisqu'il ignore encore tout des traits de son visage, jusqu'ici jamais miré, pas plus qu'il ne se préoccupe de la fonctionnalité de ses organes, mais l'assertif de la parole se redouble d'une désignation proprioceptive, d'une part de lui-même, métonymie enjeu de son être.

« Ainsi ne risque-t-il pas de rester dans le malheur de la conscience où il ignorerait tout de son rapport tout de travers au sexe », ironisait Lacan.

Dans l'intra, l'inter-dit, d'un entre-deux, le fading du sujet freudien impose son occultation par un signifiant toujours plus pur. La structure du sujet se joue discontinuité dans le Réel, puisque c'est la parole qui se révèle unaire en faisant continuité entre les deux interlocuteurs, amenant la psychanalyse à tant s'intéresser aux trous du sens.

« Wo es war, soll ich werden » « Là où ce fût, force lui est de s'y faire être. » traduisait Lacan. Mais « je ne sais pas que je suis né ! » voulut-il dire dans une double aporie, d'un discours où c'est l'ignorance qui soutient son existence et d'une subsistance véritable qui ne se soutient que de l'Autre méconnu, le champ du langage.

En aucun cas il n'eut pu tenir sur l'histoire, le discours du savoir absolu Hegelien, puisque entre son extinction qui luit encore et son éclosion qui achoppe, il lui faut venir à l'être en disparaissant de son dit.

« je » n'est être que de non étant, puisqu'il ne fait qu'indiquer, sans le signifier, le sujet qui parle en l'instant.

« Freud démasque la ruse de la raison, qui réclame que le sujet dès l'origine et jusqu'au bout sait ce qu'il veut, en faisant saillir entre vérité et savoir le joint d'un désir noué au désir de l'Autre, par le désir de savoir. L'instinct de mort, son retour à l'inanimé, n'est autre que la marge du langage, au-delà de la vie, qui assure à l'être parlant de pouvoir engager son corps même en position de signifiant », précise Lacan. Quel qu'en soit l'objet support, il n'est partiel qu'au filet de l'Autre, car pour le sujet qui s'y voit pris, il est le prototype de la signifiante du corps comme enjeu de l'être.

Il constitue un savoir, sans aucune connaissance puisqu'il s'inscrit à l'insu, en un discours, qui lie la lie du lit et dont le sujet qui méconnaît en être tatoué, marqué, scarifié, circoncis, en ignore en plus l'héraldique comme le blason.

Cette première transcription d'un trait unaire va maintenant vouloir lui imposer la mathématique réursive systémique de sa destinée.

Mais comment je compte?pour toi ?

L'homme moderne façonne les lettres qui se jouent de lui, s'assemblant au gré des logarithmes, pour devenir avion qui le mitraille, fée électricité qui fait de lui un noctambule et dont les calculs de productivité le psychotisent en le transformant en rouage de machine. « Métro....Boulot....Dodo !!! » Pourtant, la nécessité est bien de faire pulser la structure, du choix forcé de l'aliénation au langage, au temps de la séparation où le sujet s'y affirme en acte de parole.

Dante, dans son traité de l'éloquence en langue vulgaire, après avoir considéré la chanson comme le sommet de l'art des lettres, nous dit qu'une fois écrite, c'est elle le sujet qui préside à l'interprétation de ceux qui la chantent.

De même, notre sujet émerge d'un scénario écrit par d'autres, où le désir inarticulable ne se réduit jamais quoi qu'il en soit à la demande, le détachant ainsi de la dimension de ses besoins vitaux, pour l'élever à sa curiosité.

Alors pourquoi se priverait-il de dire que le chat fait « oua-oua », « puisqu'en déconnectant la chose de son cri, il élève le signe à la fonction de signifiant et dans le mépris des vraisemblances, ouvre la diversité des objectivations à vérifier de la même chose » indique Lacan. Ainsi se trouve-t-il confronté : d'une part, à la spatialité du lieu de l'Autre, trésor où le signifiant se constitue d'un rassemblement synchronique dénombrable où aucun ne se soutient que du principe de son opposition à chacun des autres, l'initiant ainsi au jeu de la structure et d'autre part dans le message qui se déploie, à la temporalité d'un moment qui fait scansion en délivrant une signification finie. « Cette tension entre ce creux de recel et le forage qui s'en fait l'issue, constitue un trou dans le Réel, où l'assertion qui s'y instaure, ne renvoie qu'à sa propre anticipation, dans la composition en elle-même insignifiante, du signifiant ».

Mais c'est maintenant à la traduction d'œuvrer, condensant, cherchant la dimension métaphorique du trait propre à le singulariser, dans cette traversé de l'inconscient.

« je fais le tour du jardin », dit la mère en faisant de son doigt le tour du visage de l'enfant, « je ferme les fenêtres », en fermant ses yeux, « je ferme les volets », en rabattant ses oreilles, « je ferme la porte », en closant sa bouche et « je donne trois tours de clefs », avant de lui tirebouchonner le nez.

Quadrature impossible où le sujet ne se constitue qu'à s'y soustraire et à ne pouvoir s'y compter que manque. L'Autre y est le maître absolu, puisque c'est de lui que le sujet reçoit, sous sa forme inversée, le message qu'il émet.

Il peut bien s'amuser à construire son monde, puisqu'il est maintenant dans l'amnésie de son univers sans objets matériels, formulables, échangeables.

Pour ne pas craindre d'être exclusivement construit par « l'uni-vers du lent gage » où il est plongé et où il ne trouve à se nicher, il s'évertue à tout le moins d'y laisser sa trace. Bien sûr, il peut récuser entrer dans cet univers de dupe, au risque de n'y trouver que l'issue autistique de se fondre objet parmi les objets de l'Autre. Ou, à vouloir s'en extraire ne trouver que l'issue du délire, au moins thérapeutique dans sa retrouvaille à la fonctionnalité récursive de la parole. Mieux vaut en jouer, puisqu'il est maintenant pris dans sa nasse et que ce qui alimente sa non croyance à tout cela, c'est d'être sûr, qu'il n'est en rien, ni cette voix entendue, ni le langage, ce venin qui lui est entré par l'oreille, comme à Hamlet et Othello.

« Am, stram, gram, pik et pik et colégram, am, stram.gram, bourre et bourre et ratatam. Am, stram.... » à l'infini.....

Peu importe que ce qu'il dit soit vrai ou faux, voire qu'il feint de feindre, ce qui est vrai c'est qu'il l'a dit. La vérité est structure de fiction langagière.

Un trait suffit, pointe Lacan, pour venir combler la marque invisible qui confère à l'Autre son obscure autorité, aliénant le sujet dans une identification première, qui lui servira d'idéal, le poussant sans fin

à devenir ce qu'il aura été, ce qu'il aurait dû être.

Seule garantie, l'image qu'il se fait de lui-même en son miroir.

Un avatar d'image narcissique, puisqu'il ne sait jamais laquelle de ses dimensions se trouve inversée ? Car, quand vert de rage de n'y comprendre que couic et de ne réussir à s'y serrer la main, il piétine le miroir, il a pu constater à sa grande surprise que ça n'est pas sa gauche et sa droite qui se sont inversées, mais bien plutôt, qu'il se trouve maintenant les pieds au plafond, marchant sur la tête. Il multiplie les expériences, s'apercevant que quand il est de dos au miroir, c'est bien son même bras gauche qu'il élevait, qui s'élevait au miroir. Ça n'est donc pas le miroir qui inverse la droite de sa gauche, mais lui qui se retourne en voulant se présenter de face. Et avant qu'il n'en ait fait le tour, cet avatar funeste est propice à projeter une teinte agressive sur tous les objets, mue déversoir de son insatisfaction.

Alors il rivalise de maîtrise et de prestance, trop sûr de se connaître, dans la méconnaissance où il se tient des identifications inconscientes de son Moi, la plus vulgaire métonymie de sa signification.

C'est que le « sujet » du « moi » ne s'avère pas le même selon qu'il est face à un « toi » ou face à un « vous ». Et le « vous » lui, même à la récuser, sera bien forcé de prendre la position subjective que le « je » lui intime en l'appelant « tu ».

« C'est Moi ! » mais qui suis-je ?

« Un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant ».

La nue main s'instruit de la récursivité de rapports de fantasmes, qui peuvent se répéter un nombre infini de fois en répétant la même règle, dirait R Lew.

Dans cette opacité du signifiant qui le détermine, le « je » en acte achève la séquelle Cartésienne qui scelle la promotion de sa conscience. Dans la capture spéculaire, la lutte à mort de pur prestige grime l'autre des masques imaginaires les plus terrifiants et se laisse croire que la mort c'est pour rire.

« Le pacte précède la violence, avant de la perpétuer ». Énonce Lacan.

La loi primordiale de l'alliance, identique à un ordre de langage, institue dans les nominations de la parenté, l'ordre des préférences et des tabous.

Si l'orée de notre destinée nous voue à l'impuissance, notre dépendance ne se maintient que d'un univers de langage, qui diversifie si bien nos besoins, qu'il en fait des désirs, dont l'incidence dysharmonique, inattendue, poussa Freud à avouer que la sexualité était quelque peu fêlée.

Et force nous est d'avouer que c'est bien la sexualité qui est la fée du logis, qui organise toute la maisonnée, comme nos cités, venant faire scansion de ses portes, pour différencier nos espaces publics, de nos espaces privés et de là, nos espaces encore plus intimes, de ceux qui se doivent d'échapper au regard.

Dès lors on conçoit mieux que l'ontologie, comme les psychologies, qui trouvent assise de la logique

classique à définir le nécessaire et l'impossible, puissent se révéler insuffisantes à saisir les modalités de la réalité psychique, car celle-ci réclame une logique modifiée qui puisse prendre en compte, non un espace de pur dévoilement, mais un espace où s'interposent des portes, des paravents, des miroirs, des béances, des coupures.

La vidéo voudrait exposer tous nos intérieurs, de nos entrailles à nos appartements et rendre public les espaces les plus intimes, allant jusqu'à vouloir voir les entravements de nos embrassements. C'est que l'homme aimerait bien continuer à pouvoir lire le livre de la nature, jusqu'à son érotisme, préférant ignorer que c'est lui qui l'écrit en partie et qu'il écrit surtout sa vraie nature ... à lui. D'où la nécessité de remettre au goût du jour les sciences conjecturales, comme la physique quantique ou la psychanalyse, l'une et l'autre attentives à la place méconnue de l'énonciation, comme aux questions de langue, de traduction, voire d'intraductible, les amenant à remanier l'objectalité dans la pratique et l'élaboration de leurs théories, jusqu'à la création poétique, la plus à même de soutenir la signifiante en acte. Force nous est donc de nous forger une analytique de la traduction, car si l'on s'en tient à la recherche Platonicienne d'un pur langage, on risque de rester confiné dans la crainte, voire dans la haine de la langue maternelle. « Promenons-nous dans les bois, quand le loup n'y est pas » Mais non l'homme n'est pas un loup pour l'homme, sauf à être très névrosé et à se croire vivre au milieu des animaux.

Le mythe Freudien de l'œdipe est loin de se réduire à la rivalité et au désir incestueux, car il soulève avant tout la question : qu'est-ce qu'un Père ?

La signifiante de l'un, transposé sur le sujet et de lui à son objet, réactive le passé de ses non croyances, en une non croyance : le père.

Le Père symbolique est le Père mort répond Freud, que Lacan reprend sous le chef du Nom du Père. Le mythe du meurtre du père est rendu nécessaire par la présence constituante de l'Oedipe. C'est que la tragédie de l'œdipe est celle du langage.

Tout énoncé d'autorité n'y a d'autre garantie, comme on l'a vu, que son énonciation même. C'est là le problème du traumatisme, le malentendu des parents. Ils ne s'entendent pas crier.

En quoi est-il concerné par leurs éclats, qui les font s'injurier, se quitter, pour se rabibocher cinq minutes après, alors que lui n'en finit plus de pleurer.

Croient-ils vraiment pouvoir faire autorité en lui gueulant maintenant dessus, alors qu'en voulant signifier par l'accroissement du volume sonore de la voix, ils laissent croire vouloir le contraindre à obéir, en l'effrayant d'une bestialité imaginaire, qui transforme les jolies bouches en gueules et destitue la valeur signifiante du message auquel il doit adhérer. Doit-il se névroser, en croyant vivre parmi les animaux ?

La menace est inutile, de toute façon la sanction vient du réel.

L'autorité tourne à l'autoritarisme quand précisément elle ne fait pas autorité. Car celle-ci suppose qu'on puisse se révolter contre, mais que justement elle fait autorité pour nous, alors on y adhère.

« C'est dans l'opacité subjective où pressent encore de toute part les besoins, que le désir de l'Autre se fait substance du désir du sujet. C'est dans cette marge qui se détache du besoin, que le désir, qui n'a pas de satisfaction universelle, peut générer l'angoisse », pointe Lacan.

Heureusement pour lui, la castration se transmet, à condition d'être reconnu et que l'Autre en supporte la barre. Car l'inconscient ne cesse de causer, comme une machine à traitement de texte, au gré des échanges discursifs qui dominent nos relations, nos façons de parler. Gare aux consignes prédicatives, objectalisantes, qui tuent la créativité, en réduisant, comme l'insulte, à devoir être ça et que ça.

Force est à la loi de la Parole de venir brider les fantômes, en y soutenant une politique, une éthique, une esthétique.

Au point où la chaîne signifiante boucle sa signification, surgit le signifiant d'un manque dans l'Autre, puisqu'il n'y a pas de vérité dernière.

Le Principe absolu ne pouvant être ni hors du tout, ni dans le tout et le tout ne pouvant procéder d'un principe hors de lui, ni être le principe, la notion de principe absolu, mène à une aporie ineffable, nous explique Damascius, philosophe Aristotélien du IV^{ème} siècle. L'ineffable nous ne le connaissons, ni comme connaissable, ni comme inconnaissable, d'où notre difficulté à connaître même l'un. Est-il l'un des uns composant le tout, ou l'un-tout, l'un être ?

« Kant a remanié le fondement de l'universel, l'existence n'est pas un concept, comme le croit Saint Anselme. Frege et Pierce, lui donneront raison, l'existence relève d'une logique mathématique de la kantification », explique JM Vappereau.

Un signifiant représentant le sujet pour un autre signifiant, faute de cet ultime signifiant, tous les autres ne représenteraient rien. Fermant la chaîne, il reste comme tel imprononçable, mais son opératoire se révèle quand un nom propre est prononcé, l'énoncé s'égalant à la signification. Il est ce qui manque au sujet, son impensable.

Car si Moi, le sujet, je ne sais pas que je suis né, comment me le prouverais-je ? Cette place de la jouissance est interdite à qui parle comme tel.

Il ne peut pas ne pas parler.

Le plaisir oblige la jouissance à se dire entre les lignes.

La Loi de la Parole fait un sujet barré par le complexe de castration.

Il y faut un sacrifice. Le phallus symbolique se doit de donner corps à la jouissance dans la dialectique du désir. La fonction imaginaire s'y dévoue, lui donne son instrument en le voilant du même coup. « L'image spéculaire est le canal que prend la transfusion de la libido du corps vers l'objet. » dit Lacan.

La parole se dialectise littéralement avec les objets, comme la fonction paternelle, fonction signifiante se dialectise avec le réel maternel.

L'érotisme on peut ne pas en parler, mais parler soulève l'érotisme.

Le névrosé se figurant que l'Autre lui réclame sa castration, la nie et la couvre de son moi en récusant d'y sacrifier sa différence.

Mais homme ou femme, à l'auberge du langage, nous sommes tous logés à la même enseigne, il faut bien donner à l'objet, la fonction transcendantale d'assurer la jouissance de l'Autre. La fonction paternelle, c'est soutenir la parole, question partagée tant par le père, qui concilie le désir et la loi, que par la mère qui soutient, la fonction du nom du père, de la nomination dans le langage, comme métaphore de son désir. En aucun cas, il ne s'agit de se prendre pour l'Autre et de se croire supposé détenteur de toutes les vérités, alors que l'on ne veut rien savoir de la vérité qui vous répond. Si la prédicativité peut-être propice à la physiologie des corps, elle est toujours funeste à la subjectivité, en réduisant trop vite la problématique, à la signification. La parole de la lecture de la réalité psychique exige, pour faire saillir l'objet « a », qui s'est construit entre le sujet et son Autre et qui s'immisce sans cesse entre ses signifiants et leurs signifiés, une cuisson à feu doux. L'invite est à s'extraire de l'intrinsèque où plonge le vécu, pour soutenir une position extrinsèque, comme vue d'avion, pour y lire nos périples, nos pérégrinations. Affaire de position, qui réclame d'avoir traversé les inscriptions de son rapport narcissique au monde pour le traduire et le translittérer à notre seule aliénation nécessaire, notre rapport à l'acte.

Mieux vaut favoriser la sublimation, plutôt que la crainte de la répression. Et quitte à nous féminiser, portons l'insu sur notre corps, pour tous ceux qui ne le portent pas. Il n'y a qu'un dieu le Dire du lent gage, car lui ne se fait pas prier, il s'impose et dès lors il ne reste plus qu'à le courtiser.

La psychanalyse a vocation à permettre au sujet de déconstruire son langage, le champs où il fut bercé, en l'invitant à lire l'histoire de ses relations, l'histoire de ses rapports. Car le sujet n'est autre que rapport de fantasme.

Déconstruire, c'est lire comment ça s'est construit l'imaginaire du symbolique, la théorie sexuelle infantile, qui préside à la répétition des symptômes. Il s'agit de le reconnaître et non de l'abolir. Car il récusera de se laisser objectiver, ou pire, objectaliser, puisque ce qu'il veut c'est de se départir des schématismes dans lesquels, il se voit empêtré, afin de s'ouvrir à la construction d'un autre futur.

Si l'autre nous contraint toujours, sa rigueur elle nous oblige. Il ne s'agit donc pas d'être rigoriste, mais rigoureux. Non d'être autoritaire et de se croire investi d'autorité, mais de soutenir le désir que la parole fasse autorité, quitte à déconstruire tous nos langages, tous nos discours.

Instituer le sujet, c'est prendre le risque d'une prédicativité mortelle, réclamant du sujet qu'il s'asservisse à un dispositif au service du pouvoir politique et de sa police.

Le monarque se retire dans les ténèbres et la foule est en pleine lumière.
La mise en scène est parfaite pour la mise en place du corralito.

Dénoncer la « loi des cités », c'est faire usage de l'expression démagogique de la nouvelle guerre contre la pauvreté du néo libéralisme conservateur, qui ne vise qu'à la mise à sac des services sociaux, pour mieux les privatiser.

N'oublions pas Sikolas Narkozy, allumant l'incendie de ses « Caillera à karchériser ! » ou encore
22^e séminaire de l'AVVEJ – Septembre 2013 – Frédéric Nathan-Murat - 9

préférant les prêtres aux instituteurs.

Quelle est la route commune à encourager ? Apprendre à lire, non les connaissances, mais l'affectivité, et ses ambivalences, divisée entre ses choix d'objets et les identifications qui président à nos narcissismes, afin de « réordonner les contingences passées en leur donnant le sens des nécessités à venir ».

« Ce dont on ne peut parler, mieux vaut le taire », disait Wittgenstein.

En toute circonstance, nous devons éviter les exposés de cas clinique, dont les énoncés ne font que substantiver les exposés, aplatissant le sujet à l'ombre de lui-même, ombre sans relief d'avoir perdu la faculté de dire et se dire, ombre d'un objet au discours de l'Autre. Face à une telle dyslexie, comment y retrouverait-il la lexis propre à lui permettre de lire la droiture, l'ortho, de l'univers de discours, la graphie, dans lequel il est plongé ?

La Psychanalyse préfère se faire tremplin pour sortir de la folie, en rendant le sujet attentif aux effets des énonciations, des discours, qui comme y insiste tant Shakespeare, nous traversent le corps et nous remanient de fond en comble.

La symétrie contraint le hasard. La parole est la symétrie entre homme et femme, qui préside aux hasards des rencontres. Car, il faut bien réintroduire la question du souffle et du timbre de la voix, si l'on veut faire entendre une dimension de la langue, que le sens logique et rationnel refoule et que l'écrit exclut et restituer ainsi une place décente à nos corps.

Le complexe de castration est la fonction d'assomption par le sujet de son propre sexe, en tant qu'elle est constituée par la parole adressée à l'autre.

« La castration veut dire, qu'il faut que la jouissance soit refusée, pour qu'elle puisse être atteinte sur la loi renversée du désir. » Lacan.

Bibliographie :

Dante : De l'éloquence en langue vulgaire

Freud : Lettre 52 à Fliess
Psychopathologie des foules et analyse du Moi
Le Moi et le ça

Lacan : D'une question préliminaire à tout traitement possible des psychoses.
Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient Freudien